

In situ : coin Laurier

Hélène Bughin

à force de remuer les failles
devenir boulimique de beauté
ingurgiter l'immense

et devant les murales immobiles
nos visages en contraste
un décor scénique
aux murs de briques
aux murs de tôle
frôlés
par les tempêtes à venir

j'enjambe les lignes
m'imprègne
du mouvement des cannettes
m'enlise dans les forêts denses de pigments
surplombant les mauvaises herbes
les mégots de cigarettes
la rouille en morceaux

la pluie s'incrute dans la pierre
pour mieux s'y noyer

j'étends les bras en étoile pour faire un rond de mon corps
c'est par mon ventre que tous les vents s'engouffrent
remontent mes os
les arbres retiennent l'odeur diesel
ce qui subsiste sur ma langue
est une brise desséchée
un lilas défait

à la chasse aux scintillements
engouffrée
sur la ligne d'horizon j'avale
ce qui m'appelle
et m'aspire

Herbier

Hélène Bughin



marche rapide
du jaune heurte mon visage
baiser floral

Quand je sors du travail, quand je remonte Jean-Brillant vers Côte-des-Neiges, l'Oratoire Saint-Joseph apparaît immanquablement, son dôme vert comme un phare de fortune à la naissance du mont Royal, illuminé de toutes parts, en plein dans l'été sa forme se découpe du ciel ; il fait 28 degrés, l'humidité heurte mon corps en premier puis la lourdeur s'incruste, l'odeur d'encens du Prohibition se dissipe lentement de mes vêtements, après une journée à vendre des pipes, des papiers à rouler et des bongs je traîne mes pieds jusqu'aux escaliers interminables, c'est essoufflée que je m'assieds en indien sur un des remparts et face à moi, la voûte, insaisissable ouverture sur les étoiles à venir, les nuages bleus amassés au-dessus de la tête des touristes fondent lentement vers l'horizon comme avalés par le soleil qui se dérobe, il subsiste seulement des éclats dorés, allongés, prêts à se confondre avec le point de fuite, avec les nuages et, juste au-dessous de cette masse de textures intouchables, la ville, immense terrain aplani se dépliant plus loin que l'œil.

D'abord les bâtiments imposants d'un autre siècle, ensuite les parallèles, les lignes droites multipliées en un quadrilatère, écrasés par la perspective ; puis les points orangés, les lueurs de lampadaires, les fenêtres illuminées et les enseignes lumineuses qui se condensent pour devenir des grappes, des poignées de lucioles artificielles et pour une fois, hors des ruelles, hors des rues et des avenues, je me tiens devant une haute et profonde immensité, le vent chaud de juillet frôle mon nez et remonte sur mes joues, juste avant d'être aspiré en torrent par le mouvement du ciel, aspiré par les courants d'air mon corps soudain se réduit : si ce n'était des lois de la physique, je m'étendrais parmi les cumulus, au travers des lignes droites, pour me mélanger à la lourdeur de l'atmosphère.

Je grille une cigarette et la fumée m'emporte avec elle.

Terrains de jeux

Hélène Bughin

1. assis sur les vallées

en soubresaut

un point de fuite

s'immisce

2. espaces féériques

trop vastes

ne plus savoir

où déposer mon corps

3. le ciel est trop bleu, l'herbe est trop verte, la neige est trop blanche, le temps est trop long, les maisons sont trop loin, je me perds en chemin, ma boussole est morte, je fais semblant, je perds mon temps, je trébuche, je m'écorche un doigt, les branches me pointent le nord, je me perds encore, je me perds tout le temps, j'entends une chainsaw, je suis à la maison.

4. hurlement

un vent

linéaire

traverse ma fenêtre

5. je coule au printemps

au fond des fossés

au fond des ruisseaux

morceaux de glace grinçants

herbe morte et mouillée

tache mes paumes

emportées par le courant

prise au ventre je glisse

je glisse avec le sillage

les craquements m'envahissent

un soleil à blanc plombe ma tête

je dérive

je passe sous les ponts

j'arrache les roseaux

je ne coule pas

la gorge est la limite

mon sang imite

la vase sous mes pieds

le vent creuse mes joues

je nage

je coule

6. pendant trois heures, suivre mes traces

qui sans cesse

reviennent sur leurs pas

Van Life

Hélène Bughin

J'émerge du sommeil de mélasse les yeux enfoncés dans les joues, poquée, c'est les pupilles dilatées par la lumière du cellulaire que tout de suite je choisis l'icône rose d'Instagram. Injection de couleurs straight dans les iris, la lueur décolle les croûtes de mes paupières. Aucune nouvelle notification. J'actualise. Aucune nouvelle notification. Je stalke mon ex parti au B.C., *bonne manière de commencer la journée tiens*. Nouvelle photo sur son feed : vue en plongée sur un campement de Tofino, quelques caravanes blanches sorties des années 1980, gros soleil sur le mobilier en bois décapé autour d'un foyer éteint. Sous les arbres en fleurs, un chien posté au début du chemin de terre qui remonte la vallée – les vignes basses traînent au sol et les montagnes, assises sur l'horizon, se confondent.

20 likes. Je clique, je fouille, tombe sur le compte à Jojo, ça doit faire cinq ans que je ne l'ai pas vu, sauf en photo : photo de van, photo de van rouillée, photo de piles de magazines vintage, photo d'un chien, photo d'un chien dans une van, photo d'un sac de couchage sur le plancher d'une van, photo de paysage canadien, photo de cerises dans un bac en bois, photo de kékun avec un coup de soleil dans le dos et des atébas dans les cheveux, *fuck, I need to smoke ASAP, where's the fucking joint I was smoking last night, ahah ! found it*, mais pourquoi le lighter s'est retrouvé sous l'oreiller ?

La pierre craque, la flamme me monte jusqu'au front, mes yeux vibrent, je fume jusqu'au carton, jusqu'au goût de diesel et de cendre, celui-là qui envahit ma langue et s'imprègne dans mes gencives. J'écrase le tison avec mes doigts. Petit craquement. Je me lève et titube jusqu'aux toilettes, cellulaire en main, je continue à faire dérouler le flux incessant d'images lointaines de roadtrip infini de bums dans l'Ouest. Fourmillement dans les jambes.

Je remballe et retourne m'étendre. La sensation du tissu sur ma peau est décuplée, je suis bien, *cinq minutes, encore cinq minutes*, mais mon ventre gronde. J'entends en sourdine le médecin asiatique de la clinique gratuite m'avertir, d'un ton agacé, d'au moins manger quelque chose avant de fumer, « *at least drink a glass of water* », *yeah yeah, sure*, je continue à scroller, ne vois pas le temps passer. La lumière perce les rideaux, les voisins sortent leurs voitures du garage, les oiseaux s'énervent, un enfant court, sa mère le chicane. J'ai soif, je scanne le plancher pour un verre oublié. Bingo. J'attrape le pot Masson, engloutis le reste d'eau stagnante et retourne à mes images statiques, mes couleurs filtrées. Un rictus venu de nulle part me fend la face. Photo de bazou, photo de bazou, plein de photos carrées avec au centre des bazous, avec des champs de pommiers en fleurs, photos de paysages vaporeux, de couchers de soleil rose et orangé, vallée de l'Okanagan, Oliver B.C. indique le géo-tag,

photo de cour à scrap, photo de bazou, photo d'un gars qui fait du pouce, photo de mains sales. Ça commence à m'ennuyer, je me rends jusqu'en 2013 avant de basculer sur un autre compte, un ami perdu de vue, devenu skieur à temps plein à Banff : photo de lui devant la montagne enneigée, photo de lui devant le lac turquoise, accompagné d'une fille blonde au sourire aussi faux que ses cheveux, ils portent des vêtements de plein air encore neufs.

J'ai besoin d'un café, *il me faut un café et vite*. Je décroche des Rocheuses et migre dans la cuisine, la tête lourde me tire par en avant, je roule dans ma bulle. Débalancée, j'accoste près du rond de poêle sur lequel je jette la cafetière moka. La chaleur du métal à vif imbibe la pièce, je verse le café dans une tasse émaillée et de petites taches se forment sur la cuisinière, je fais des longueurs dans la pièce étroite, rivée sur mon cellulaire, l'amertume jusque sous ma langue et la caféine soufflant sur mon esprit embué.

Mon scalp me gratte, mon eczéma fait des siennes. Peau morte sous les ongles, je retourne à Instagram, selfie de Jojo, ses traits tirés par l'abus, son sourire ineffaçable, ses yeux vitreux – pour le peu qu'on les voit. Torse nu, ses dreads lui tombent jusqu'aux mamelons. Je me demande où est rendue Mélanie, depuis le temps qu'on allait aux raves ensemble : aux dernières nouvelles elle et son chien passaient par

Whistler, je l'ai vue sur Facebook, solliciter une place où crasher une nuit ou deux. La dernière fois que je l'ai vue, la p'tite Mel, au jour de l'an passé, elle avait débarqué par surprise au party, elle et Paul avaient ramené une poutine gyros du Charlie's. Ils criaient et riaient en tétant leur quille de Black Label. Passé minuit, elle avait appelé sa mère en pleurant, lui implorant pardon, *pardon de ne pas être là avec Grand-Papa vous lui direz joyeuse année pis bonjour de ma part ok chue désolée je serai là au brunch promis promis c'est juré pour de vrai je vais être là je serai là je m'excuse tant de pas être avec vous j'aurais tellement aimé être avec vous non pleure pas dit à Grand-papa que je pense à lui ok ?* Puis elle a raccroché, ils ont commandé de la coke, une heure après ils avaient disparus, partis rôder dans les rues désertées de Sherbrooke, je crois, m'enfin.

Fuck, ça y est, l'anxiété remonte sur mon torse comme un scarabée insidieux, une limace en feu, je la sens ramper sur mon plexus solaire. Soupirant le plus fort possible, j'attrape au hasard un livre de ma pile à lire, *On the road* de Jack Kerouac. Je ris amer. Assise en indien, je pose le livre sur mes genoux et roule un autre bat. La poudre olive me colle aux doigts, le papier crépite, *sweet sweet relief*, je dilue la fumée que j'avale avec le reste du café froid. Postée sur mon balcon, vue sur la ruelle, vue sur le bloc appart d'en face, vue sur des murs de briques.

Des hommes bourrus jettent des cônes orange sur la rue, ils se crient des choses que je comprends pas, le bruit du camion à reculons recouvre leur conversation, le chant des oiseaux, le bruissement des feuilles. J'ai envie de garrocher ma tasse en bas, de suivre des yeux sa chute pis feeler le vertige s'immiscer dans mon ventre, sous mon nombril, je clique sur l'icône de Facebook, aucune nouvelle notification, les publications défilent, je suis coincée dans le réflexe qui mène mon pouce, ma main droite est engourdie, douloureuse, j'ai des tics dans les genoux, des palpitations, les dents serrées, trop serrées, je devrais sortir d'ici, laisser la brise imprégner mes cheveux. La lumière du jour est parfaite, elle frappe les feuilles neuves des arbres en surbrillance, verdure luxuriante comme un lointain enfant de Babylone. Je devrais quitter les odeurs familières, mouvoir mon corps plié, froissé, m'étendre dans l'herbe d'un parc et griller au soleil, frencher le soleil, écouter la nature se réveiller, deviner des formes dans les nuages, peut-être prendre un bon selfie que je posterai – un selfie nonchalant mais quand même cute. Je fixe mon cellulaire, j'actualise, j'actualise, j'actualise, j'ouvre Google, *Foodora fuck it*, je me commande une poutine au gyros que je vais manger devant Netflix.

Écrire sa région : mode d'emploi

Hélène Bughin

Lorsque je me suis intéressée pour la première fois à la littérature québécoise contemporaine, l'omniprésence du territoire et l'écriture du régionalisme me sont apparues comme des curiosités fascinantes. Je lisais *Lulu Machine* de Sébastien Blais et parcourais avec le poète les routes régionales de son enfance ; je lisais *La déesse des mouches à feu* de Geneviève Pettersen et plongeais avec ses personnages dans l'adolescence désabusée de Chicoutimi ; je reconnaissais dans *Townships* ou *Dixie* de William S. Messier ces petits détails propres aux Cantons-de-l'Est. Dans ces livres présentant des lieux hors de Montréal, ponctués de références, je voyageais, me retrouvais ailleurs, explorant les particularités d'une région, d'une ville ou d'un lieu.

Si le terroir a été longtemps une thématique prépondérante dans la littérature québécoise, plusieurs observateurs du milieu notent depuis les années 2000 un intérêt renouvelé envers les régions. Le « néorégionalisme », la « néoruralité » ou encore le « postterroir » dénotent une volonté de dépeindre une réalité régionale plus complexe et moins idéalisée, en opposition avec le regard utopique qu'avait la littérature du terroir sur le mode de vie rural. Cependant, ces appellations restent malléables, sujettes à changement compte tenu de la pluralité des points de vue possibles sur cette mouvance nouvelle qu'elles tentent de circonscrire. Dans son article

« Ruralité trash », Mathieu Arsenault établit un rapprochement esthétique entre les écrivain·e·s Alexandre Dostie, Marjolaine Beauchamps et Érika Soucy. Parce qu'ils et elles utilisent des « images parfois kitsch mais le plus souvent brutales d'un passé délabré qui persiste avec peut-être plus d'insistance en région qu'en ville », ces auteur·trice·s composent, pour Arsenault, une communauté poétique issue de la région. Cette mouvance déploie un imaginaire spécifique à la région appauvrie, en miroir avec ce que Mathieu Arsenault nomme le trash urbain, exerçant une poétique du regard qui travaille à rendre visible ce que la modernité chercherait à camoufler, à effacer. On peut aussi penser à Benoît Melançon qui, dans une entrée sur son blogue *L'Oreille tendue* (2012) intitulée « Histoire de la littérature québécoise contemporaine 101 », fait état d'une « école composée de jeunes écrivains contemporains caractérisés par une présence forte de la forêt, la représentation de la masculinité, le refus de l'idéalisation et une langue marquée par l'oralité ». Cette *École de la tchén'ssâ*, dont feraient partie les romanciers Samuel Archibald et Raymond Bock, entre autres, serait caractérisée par une écriture portée vers le réalisme, « bruyante et salissante », entre canne à pêche et huile à moteur, souvent teintée d'une langue oralisée et mettant en scène des mythologies personnelles dans un décor de sous-bois. Malgré l'intention satirique du billet de Melançon, l'expression a ensuite été reprise par des critiques du milieu, parfois même par les personnes concernées.

Et la boutade est devenue matière à réflexion, comme en témoigne le dossier « Territoires imaginaires », de la revue *Spirale* en 2014, qui avait comme mandat premier de penser ces nouvelles représentations régionales. Dès le texte de présentation, il est précisé que « plutôt que de faire signe vers le passé, [les œuvres choisies] s'attachent aux formes et aux représentations contemporaines du territoire et refusent le plus souvent les images d'un terroir authentique ». Cela signifie que l'écriture du territoire peut être considérée, à terme, dans l'optique d'une reconfiguration de l'espace imaginaire québécois. En bref, s'il n'y a pas encore de consensus pour définir ce regain d'intérêt envers les régions – une définition exacte serait de toute manière superflue – il existe, dans la littérature, cette mouvance particulière que je ne peux ignorer et dans laquelle je me reconnais. Car la force du mouvement néorégionaliste puise dans ce regard intime sur le territoire habité, avec pour résultat un portrait unique de la région représentée, susceptible de l'inscrire plus largement dans une cartographie imaginaire. C'est ce regard intime qui m'inspire. Longtemps, j'ai vécu à Sherbrooke, flânant dans ses rues pavées, buvant ses bières de microbrasseries ou parcourant en char les longues routes de l'Estrie. C'est pour rendre hommage à son atmosphère singulière que la partie création de mon mémoire porte sur l'imaginaire sherbrookois. Mais traduire en roman une ville ne consiste pas à seulement documenter les insides qui la caractérisent. Il s'agit également de déceler la manière

dont Sherbrooke s'inscrit dans le territoire auquel elle se rattache. De ce fait, des questions m'apparaissent inévitables lorsque je considère la rédaction à venir : comment exactement circonscrire l'essentiel d'un lieu, comment le rattacher à l'idée de territoire et de quelle manière peut-on articuler ces distinctions pour que les lecteur·trice·s se retrouvent dans l'imaginaire proposé ?

Animée par ces interrogations et avec en tête la mouvance néorégionale qui ponctue l'actualité littéraire, je suis arrivée dans le séminaire « Habiter le territoire » avec l'objectif de dénicher des nouvelles méthodes d'écriture, pour finalement prendre conscience, au fil des différents ateliers, du lien entre écriture du lieu, écriture du territoire et néorégionalisme. Le dénominateur commun entre ces différentes écritures serait la prépondérance de la mémoire intime, tout comme la part d'indétermination que cela implique. Roman d'anticipation intitulé *Les fuckalls*, mon mémoire se penche sur les communautés marginales de Sherbrooke, regroupées en différents lieux et non-lieux, cherchant par tous les moyens à tromper l'ennui. Entre anecdotes de boisson et petits drames ordinaires, Billy Blues déambule dans les rues tranquilles à la recherche d'un moyen d'échapper à sa réalité, de se révolter contre l'embourgeoisement qui modifie les endroits qui lui sont familiers. Par une écriture campée dans l'observation, je tente d'articuler la narration entre descriptions de

lieux et actions, disséminant des points de repères jusqu'à recréer, par des anecdotes, une cartographie sensible.

Cherchant donc ma propre manière de représenter ma région d'origine, j'ai été confrontée à mon lot de nœuds, les plus saillants tenant dans deux questions : comment rendre visibles les *couleurs locales* ? Si l'objectif est de capturer l'essence d'un lieu, alors comment matérialiser l'underground sans tomber dans un réflexe d'inventaire exhaustif, tout en s'assurant de la pérennité des références — les signes et repères ayant tendance à s'effriter avec le temps ? Subsiste également l'enjeu de l'atmosphère, qui me semble centrale au sens où l'ambiance est ce qui donne vie à un lieu, sans oublier ce piège, relié à la narration : comment éviter l'anecdotique ou l'aspect nostalgique, qui risquent de rendre le texte hermétique ? Loin de chercher à débusquer des méthodes d'écriture à partir de ce qui s'est déjà fait, cet essai vise à me doter d'outils qui rendront ultimement justice au roman qui traîne dans ma tête depuis longtemps.

Répertorier exhaustivement les lieux et les éléments qui le composent, comme le fait Georges Perec dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1975), n'est pas suffisant pour traduire toutes les nuances d'un espace donné ; la phénoménologie, bien qu'utile pour déterminer la composition d'un lieu, connaît ses limites. Le factuel

ou la multiplication des références est une avenue tentante pour conférer au texte un sentiment d'authenticité : il suffirait de décrire des lieux réels dans tous leurs détails perceptibles pour que le lecteur les visualise et, peut-être, les reconnaisse. Cependant, cette avenue semble autant stérile que friable — le texte, comme les lieux, tend à perdre en résonance. Il s'agit donc de trouver la *particularité essentielle* d'un lieu, d'en repérer le potentiel symbolique et, pour ce faire, j'ai considéré l'aspect poétique de l'écriture du territoire comme fécond.

Durant le séminaire, nous avons assisté à une intervention de Rachel Bouvet et d'André Carpentier sur la géopoétique. Élaborant autour du concept amené par Kenneth White, les deux intervenant·e·s ont souligné la dimension existentielle et collective de l'écriture de l'espace habité, portée par cet intérêt à trouver un sens aux lieux. Même si la narration n'est pas en apparence propice à une démarche poétique, il me semblait pressentir, dans cette attention portée à l'espace vécu, des pistes intéressantes pour capter l'atmosphère et la transposer dans l'écriture. Dans ce rapport intelligent et sensible à la terre tout comme dans cette attention poétique portée à l'espace, on trouve des notions intéressantes pour penser la part de mémoire personnelle, notamment l'inscription de la présence de l'auteur·trice dans le lieu qu'il ou elle tente de transcrire. L'atelier d'Hector Ruiz m'a permis, quant à lui, d'inscrire la démarche déambulatoire dans ma pratique d'écriture,

considérant ma présence au monde comme possible capteur de signes, pour avoir une conscience éveillée aux mouvements et aux aléas de la ville. Pour sa part, l'intervention de Pierre-Luc Landry portant sur l'écriture autogéobiographique a renforcé mon idée de puiser dans ma propre expérience personnelle du territoire, d'utiliser le réel comme matériau pour me raconter à travers mes liens au territoire vécu. Toutefois, la réflexion de M. Landry aura mis l'accent sur l'importance d'une part de surnaturel pour induire une zone de friction supplémentaire, qui viendrait combler les lacunes d'une écriture factice – une part de flou. En complément, la poète Judy Quinn a apporté des nuances importantes concernant le sentiment d'authenticité. Outre le réflexe de la précision exacte dans la fiction, il faut tendre, malgré tout, vers l'honnêteté, qui passe par le langage. Pour traduire le ressenti dans un événement avec justesse, il faut ramener la pensée à quelque chose de court et d'essentiel, mais aussi ne pas avoir peur d'amalgamer dans l'écriture deux événements, deux souvenirs, pour laisser un peu de place à l'inconscient et ne pas trop s'attacher au réalisme ; il faut autant se nourrir du réel que du flou qui subsiste dans l'impossibilité d'atteindre un sens total. Il faut, de ce fait, éviter la tentation de la conclusion totalisante.

Il n'existe pas de mode d'emploi pour écrire sa région : seulement des questions à se poser et des pistes à choisir. Aucun plan ni

recette ne tiendrait la route considérant l'aspect hétérogène du réel. La cohésion de mouvements ou de courants comme celui du néorégionalisme tient surtout la réussite des auteur·trice·s à articuler leurs propres expériences du territoire. Autant il est possible de dénombrer les références marquantes, de modeler une esthétique à partir du trash ou d'établir une atmosphère avec des éléments concrets, autant il semble primordial, pour donner vie au texte, de puiser dans la mémoire intime pour trouver ce qui entre en résonance avec l'espace. Il s'agit de trouver le point de friction entre expérience personnelle du territoire et organisation d'un imaginaire qui, à la lecture, sera fécond pour toutes et tous. J'en reviens alors aux premières questions qui m'ont hantée : comment rendre visible les *couleurs locales* sans multiplier les références, et si l'inscription d'une mémoire personnelle trop opaque rend le texte hermétique, comment orienter son écriture pour laisser de la latitude au lecteur·trice ? À cet effet, un passage de l'essai *L'appel du texte*, de Wolfgang Iser, me revient constamment en tête :

le texte en lui-même ne dit rien ; bien au contraire, c'est le lecteur qui produit ces innovations — ce qui n'est cependant possible que si le texte recèle une certaine part de vides autorisant une marge d'interprétation et une polyvalence du texte. Dans une telle structure, le texte offre à son public la possibilité de coopérer. Si les vides se font moins nombreux dans un texte de fiction, celui-ci court le risque d'ennuyer ses lecteurs car il leur oppose une somme accrue de certitudes — qu'elles soient idéologiques ou utopiques. Seuls les vides permettent au lecteur de participer à la constitution

du sens de l'événement. Si un texte lui octroie cette possibilité, le lecteur ne considérera plus seulement l'intention du texte qu'il a conçue comme une probabilité mais bien une réalité.

Ce passage me permet de préciser ma conception du rôle du lecteur : si le texte est toujours en dialogue avec une tierce partie (soit le lecteur-trice), il est nécessaire, voire crucial, de lui accorder une latitude, pour que puisse se développer une interprétation pendant la lecture. Un aspect qui semble de prime abord évident, mais qui s'avère complexe quand vient le temps de penser l'écriture du lieu. L'exactitude et le tangible, lorsque le texte aspire à l'objectivité, peuvent empêcher la rencontre entre le texte et le lecteur, dépouillant la lecture de ses potentialités multiples. L'approche subjective, à son contraire, peut contraindre le texte à l'hermétisme. Quelle avenue prendre, dans ce cas, pour éviter l'un et l'autre ? Plus loin dans le même ouvrage, l'auteur réitère sa pensée et la précise :

L'indétermination textuelle pousse le lecteur à se mettre en quête de sens. Pour le trouver, il doit mobiliser son imaginaire. Il a alors l'opportunité de prendre conscience de ses propres dispositions tout en constatant que les potentialités du texte ne sont jamais complètement réductibles au sens qu'il projette.

Ici, le terme potentialité, associé à l'indétermination, prend une force phénoménale. Considérant le piège de la saturation factuelle liée à l'écriture du lieu, ces vides dans le texte agiraient comme des zones

grises qui autoriseraient le lecteur·trice à s'investir. L'objectif de l'écriture de l'espace serait plutôt d'orchestrer les différentes références en considérant les rapports possibles d'un lecteur·trice à son territoire d'origine, de manière à faire exister le lieu hors de la vision unique de l'auteur·trice.

Le texte littéraire ouvre des horizons ; s'en tenir au désir absolu d'une réalité objective, induite par un inventaire exhaustif ou des descriptions, aussi précises soient-elles, est un piège. C'est avec une part d'indétermination que s'enclenche l'imagination : une nouvelle réalité s'immisce dans l'imaginaire du lecteur·trice et vient compléter une vision déjà existante. En se concentrant sur ce qui, dans l'expérience vécue du territoire, peut trouver un écho chez le lecteur·trice, le texte littéraire pourra alors susciter une identification sensible ou intime avec le lieu représenté. Comme si laisser du vide dans l'écriture du territoire venait contrecarrer le piège de l'hermétisme associé à la mémoire personnelle ; l'indétermination rendrait, en ce sens, justice à l'effet de vraisemblance recherché, empêchant le texte de tomber dans l'autobiographique ou le descriptif. Il permettrait aussi au lecteur·trice d'intégrer sa propre vision du territoire, reconnaissant, dans ce regard intime porté sur l'espace, cette même nostalgie qu'il pourrait ressentir envers sa région d'origine. Conséquemment, en faisant coïncider la réflexion d'Iser avec ce que j'ai retenu du séminaire, j'ai fini par réaliser

que la pluralité des points de vue sur un territoire contribue en effet à l'inscription du territoire dans l'imaginaire collectif ; que c'est par l'écriture d'un lieu, mais aussi par la lecture, qu'on arrive à formuler une référence commune, naissant des différentes interprétations en jeu.

Somme toute, l'écriture du territoire nécessite une part de subjectivité (parfois surnaturelle), de mémoire intime, qui servirait à rehausser et à rendre vif, vivant, ce qui, autrement, serait brut, pragmatique, dépourvu de vecteurs sensibles. Ne pas tout dire mais en dire assez : le séminaire m'aura montré que l'exactitude n'est pas ce qui confère la puissance ni la beauté à une image, mais plutôt ce qui permet son articulation avec un certain rapport au monde, en concordance avec une diversité de points de vue possibles. Pour cela, il s'agit de réussir à trouver ce qui fait écho — entre distance et friction — avec un certain sentiment d'authenticité, tout en permettant au lecteur·trice de s'approprier ce regard intime sur le territoire. Il n'est pas nécessaire, ultimement, de reproduire le souvenir vécu, mais plutôt de puiser en lui des éléments qui font signe ; d'utiliser les nœuds de l'écriture — ce qui est impossible à écrire, ce qui résiste inévitablement — à l'avantage du texte, de renverser ce qu'il est impossible de traduire pour laisser une place au lecteur·trice, le faire participer davantage et provoquer son imagination. De travailler avec

et dans l'impossibilité de revenir à l'exactitude de l'espace, pris dans un temps inévitablement révolu, qui nous échappera systématiquement dans sa forme ontologique.

Bibliographie

ARSENAULT, Mathieu. « Ruralité trash », *Liberté*, vol. 53, n°3, 2012, p. 38-47.

ISER, Wolfgang. *L'appel du texte*, trad. Vincent Platini, Paris, Éditions Allia, 2012, 64 p.

MELANÇON, Benoît. « Histoire de la littérature québécoise contemporaine 101 », *L'Oreille tendue*, <http://oreilletendue.com/2012/05/19/histoire-de-la-litterature-quebecoise-contemporaine-101>

MERCIER, Samuel et Samuel ARCHIBALD. « La Tchén'ssâ, les régions et moi : entretien de Samuel Mercier avec Samuel Archibald », *Québec français*, n°175, 2015, p. 97-99.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle et Samuel MERCIER. « Présentation », *Spirale*, n° 250, 2014, p. 31-32.

PEREC, Georges. *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Éditions Christian Bourgois, 1982, 49 p.